

# Les figures d'autorité

DU MÊME AUTEUR :

*La vieillesse en analyse*, Desclée de Brouwer, épuisé.

*La psychanalyse hors les murs*, Desclée de Brouwer, épuisé.

*Charlotte Herfray*

# Les figures d'autorité

Un parcours initiatique

Collection « Hypothèses »

The logo for Éditions érès features the word "éditions" in a small, vertical font inside a grey square, which is positioned between the lowercase letters "é" and "r" of the word "érès".

Arcanes

## REMERCIEMENTS

À Sylvie Lévy pour son soutien et sa confiance. Sans elle ce livre n'aurait pas vu le jour.

À Josée Jest, ma première lectrice, pour ses corrections.

À mon gendre Jacques Genêt pour sa relecture affectueuse et attentive.

À Philippe Choulet, philosophe, qui fut un précieux répondant, merci pour ses conseils judicieux, ses encouragements, sa connivence, la pertinence de ses observations et surtout pour l'échange gai et fructueux qui m'a permis de conclure.

À tous ceux avec qui je travaille depuis longtemps, témoins de mon évolution, avec qui j'ai pu figoler au fil des années une théorie sur l'autorité et la transmission que je dépose dans le présent ouvrage.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2024-6  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## Table des matières

AU LECTEUR.....	9
INITIATION ET TRANSMISSION.....	13
L'être en peine.....	13
Familles.....	21
Écoles.....	23
Médias.....	27
DE LA RENCONTRE.....	31
Qui rencontre qui ?.....	31
La place de l'adresse.....	36
Du transfert et de la répétition.....	41
De l'à-venir.....	47
L'AUTORITÉ : UN POUVOIR D'INFLUENCE.....	49
Étymologies.....	49
La genèse d'une structure : une valse à trois temps.....	52
Fonction de l'Autre.....	57
Au commencement est le signifiant.....	61
L'éthique : une autorité sans pouvoir.....	62
L'échange : un marqueur culturel.....	65
De l'obligation du pacte.....	66
L'humain est le fruit d'une transmission symbolique.....	67

## TABLE DES MATIÈRES

Mais où sont les figures d'autorité dans notre monde contemporain ? .....	68
L'autorité est-elle morte à Auschwitz ? .....	71
<b>LA LOI ET LES LOIS .....</b>	<b>75</b>
La loi n'est pas naturelle : elle est culturelle .....	75
De la vertu .....	77
De l'origine des lois : notre héritage grec .....	82
Des Érinyes aux Euménides : deux temps de la Loi .....	83
Abraham et la « substitution » symbolique .....	86
Moïse et les Tables de la Loi .....	91
L'interdit de l'inceste : pivot du développement du sujet et des cultures .....	94
Et l'adolescence ? .....	99
De l'histoire et de la folie des êtres .....	103
<b>LE MEURTRE DES PÈRES .....</b>	<b>105</b>
C'est la mort qui gagne .....	105
Fonction civilisatrice des mythes .....	107
Des histoires de famille .....	108
De deux fratricides .....	110
Caïn et Abel : la « Dette » et le repentir .....	110
Étéocle, Polynice, Antigone et l'amour .....	116
Les lois des hommes et les Lois des dieux .....	117
Laïos, l'infanticide .....	119
Abraham et la traversée du sacrifice .....	120
Le complainte moderne des enfants perdus... ..	121
Une génération de petits caporaux Lortie ? .....	122
<b>IDENTITÉS EN SOUFFRANCE, IDENTITÉS EN DEVENIR .....</b>	<b>127</b>
<b>LE DIVAN, LA CITÉ ET L'ÉTHIQUE BRISÉE .....</b>	<b>149</b>
Toujours la vertu .....	149
Éthique de la conviction et éthique de la responsabilité .....	152
Fondements psychiques de la conviction et de la responsabilité ...	154
L'éthique brisée .....	156
Exigence éthique et sens de la « Dette » .....	158
Culture et barbarie .....	161
Des effets de Réel .....	165

*À tous ceux, vivants ou morts, qui m'ont permis d'entendre...*

*À tous ceux à qui j'ai permis d'entendre,*

*Par filiation, par alliance, par profession ou par amitié,*

*Par la chair ou par l'esprit,*

*À ceux que j'aime, à ceux qui m'aiment.*





## Au lecteur

Les textes rassemblés dans les chapitres du présent ouvrage sont des conférences faites au cours de ces dernières années. Elles portent toutes la marque d'un « fil rouge » qui les relie à une même préoccupation. Et cette préoccupation a trait au devenir humain. Indépendamment des différentes cultures auxquelles nous confronte la conjoncture, c'est au niveau des invariants qui les structurent que les membres de l'espèce humaine témoignent qu'ils ne sont pas programmés par l'instinct et que l'esprit qui les anime peut prendre des formes variées. Ces formes sont la matrice et le soubassement des cultures qui nous tirent hors de la barbarie. Elles font apparaître que l'être n'est pas seulement le produit d'un héritage biologique mais qu'il porte les traces d'un héritage symbolique transmis par ses ancêtres à travers le vecteur de sa famille et de son environnement social. C'est selon cet héritage symbolique que s'accomplit, pour chacun, son institution ès humanités. Nous sommes obligés de constater que certaines civilisations portent la marque d'avancées culturelles plus importantes que d'autres, qui se révèlent en proie à des délitements où se dessinent des déshérences culturelles qui mettent les sujets en souffrance. Mais « l'excellence humaine » n'est pas équitablement partagée. Et nous savons que les civilisations sont mortelles.

Les préoccupations qui me taraudent sont issues de ma pratique de psychanalyste où se donne à entendre le sujet singulier. Elles sont renforcées par les informations dont je peux disposer sur l'histoire

contemporaine, ses désordres et ses symptômes, à travers lesquels de grandes mutations se dessinent où la barbarie pulsionnelle semble n'avoir pas perdu ses droits. Vivons-nous une crise de civilisation, comme il y en eut beaucoup ? Vivons-nous la fin d'une civilisation ou même la fin de l'espèce humaine ? Le présent texte reflète quelques-unes de mes interrogations quant à l'avenir de l'espèce, mais aussi quant à son passé, à la fois riche en conquêtes culturelles exemplaires et lourd d'actes inhumains donnant à voir l'éclipse de l'éthique. Les assassinats d'Auschwitz en sont une illustration effroyable.

Tous ces événements où la mort rôde, me conduisent à interroger le problème de la transmission symbolique car c'est la vie de l'esprit qui fonde notre humanité et la vie de l'esprit implique des paroles. Encore faut-il que ces paroles comptent, qu'elles fassent autorité. La problématique de l'autorité et du langage se trouve au centre de mes interrogations parce que c'est à travers des paroles qui comptent pour un sujet que s'effectue la transmission de l'humain. Ce sont les effets des paroles d'autorité qui permettent à l'être de domestiquer sa violence pulsionnelle, de s'enrichir symboliquement en renonçant à jouir de l'ignorance afin d'accéder à une parole libérée de l'aliénation.

Beaucoup de discours dominants actuels m'irritent car ils enjoignent aux parents, aux enseignants, à ceux qui ont des responsabilités, de « restaurer » leur autorité ! Comme si cela dépendait d'eux. Or, de l'autorité nul n'est maître : elle résulte d'une reconnaissance qu'autrui nous adresse. Elle ne saurait relever du seul statut, comme c'est le cas pour le pouvoir. Elle implique des liens spécifiques qui s'établissent avec des êtres à la parole desquels nous faisons confiance. Si nous ne nous contentons pas de croyances ou d'idéologies nous serons obligés d'admettre, à la lumière des sciences humaines qui prennent l'inconscient en compte, que de tels liens sont les effets de nos premières perceptions et prennent leur source dans notre histoire singulière. C'est dans la préhistoire de cette histoire que s'est inscrite en nous la place d'une « figure » des origines, « figure » qui n'est pas sans rapport avec le signifiant de « père ». Plus qu'un être réel, cette « figure » est une représentation. Et c'est de là qu'émanent des paroles qui auront sur nous un pouvoir d'influence. De telles paroles comptent ; elles sont précieuses, car elles véhiculent la nourriture symbolique indispensable à la construction de notre humanité.

Comment « l'excellence humaine » se transmet-elle ? Qu'est-ce qui soutient « l'infans » dans son institution ès humanités ? Comment s'effectue l'acquisition de l'exigence éthique, permettant de transcender la dialectique de la négativité dont l'être est le lieu ? La transmission de notre spécificité humaine ne relève pas du biologique. Elle se nourrit de paroles qui seules peuvent nous ouvrir l'accès au symbolique, sans lequel nous restons livrés à la jouissance pulsionnelle qui nous tire vers la barbarie sur fond de haine.

Les religions sont importantes : elles ont toujours eu une fonction éthique. Sont importants aussi certains mythes qui ne sont d'ailleurs rien d'autre que des récits mettant en scène des constructions de l'inconscient. Les unes comme les autres véhiculent les prémices d'un appel à la vie de l'esprit. Au moyen de lectures transversales de quelques textes empruntés à ces deux champs, je cherche des éléments de réponse, des interprétations plus que des explications. Les théories permettent (parfois) de ne pas trop délirer. Elles nous invitent à référer nos intuitions à des fictions ayant valeur d'exactitude, tant que les présupposés qui les fondent n'ont pas été infirmés. Elles permettent d'échapper aux constructions illusoires qui sont les produits de notre seul désir. Celles-ci pourtant ont de l'avenir, comme l'argumente amplement Freud dans *L'avenir d'une illusion*<sup>1</sup>. Entre les croyances qui ne se discutent pas et les théories qui sont plurielles, notre choix est clair : ce sont à ces dernières que nous empruntons les discours qui nous paraissent les plus exacts dans leur façon de reconstruire les objets du monde au moyen du langage.

C'est donc par rapport à l'hypothèse de l'inconscient que nous interrogeons la question de l'autorité. Chez les « parlêtres », c'est la parole d'un « Autre » qui les nomme et c'est ce nom qui va les représenter et signer leur origine et leur appartenance. C'est cet Autre qui s'adresse à eux et ce sont ses paroles qui apportent plaisir ou déplaisir. C'est cet Autre qui sera leur premier repère, marquant une place différente de toutes les autres. Et de cette place, portés par une voix, leur viennent les premiers signifiants qu'ils vont bientôt reconnaître comme étant des mots. C'est à cette place que le « parlêtre » s'adressera avec sa muette demande, ses cris, ses invocations, ses prières. Ce

---

1. Freud, *L'avenir d'une illusion*, PUF, 1971.

sont les échanges, formels et informels avec celui qui est supposé se tenir à cette place, qui sont à l'origine des « liens » que les humains vont entretenir avec ces « Autres » êtres, différents de leurs semblables, ces « Autres » êtres, supérieurs à eux et qui viennent signifier une dimension de verticalité dans leur pensée. Et ces « Autres » auront une fonction dans la construction de leurs idéaux. Comment la théorie psychanalytique, théorie de l'inconscient psychique, ne se serait-elle pas intéressée à ces « figures » qui sont importantes dans le processus de notre institution humaine et culturelle ? C'est à cette place que Freud situe ce trésor d'idées (*ein Schatz von Vorstellungen*, cf. *L'avenir d'une illusion*, p. 26) d'où nous viennent la conscience et la connaissance. C'est cette place que Lacan va nommer « trésor des signifiants », désignant celui qui l'occupe par le terme de « grand Autre ». Nous pouvons entendre que cette « figure » est née du désir de rendre supportable la détresse diffuse du nouveau-né, qu'elle est une construction de l'inconscient qui remonte aux temps de notre préhistoire, qu'elle se manifeste lors des moments de la vie où fait retour notre détresse originelle, à l'occasion d'expériences où nous sommes confrontés à notre totale impuissance.

Une élaboration de la problématique de l'autorité, en référence aux acquis des théories contemporaines des sciences humaines, me paraît éclairante pour repérer les processus psychiques inconscients qui permettent de saisir la force de nos aliénations mais aussi le « miracle » de notre libération et de notre accès à la connaissance. Loin des enseignements du comportementalisme et de la biocratie, nous découvrons que le destin du « parlêtre » relève de signifiants qui lui permettent de se représenter le monde qui l'habite comme celui qui l'entoure. Ce sont des signifiants, des mots et des paroles qui nous ouvrent la voie qui conduit aux « allées du symbolique » et à la saveur du savoir. Ce sont des paroles (qui sont souvent des inter-dits) qui nous signifient qu'il y a des choses qu'un être humain n'a pas le droit de faire sans renier son humanité. Et toute parole présuppose d'un « Autre » susceptible de nous initier au travail de l'esprit, afin que ne s'étouffe pas « l'indestructible désir » qui soutient l'être en marche vers son devenir, cette *Menschlichkeit* (sa pleine humanité) qu'il revient à chacun de conquérir en son nom.

Les différents chapitres de ce livre ont pour ambition d'éclairer les principales facettes de ces questions.

## Initiation et transmission

### L'être en peine

Sturges rapporta un jour à Bertrand Russel, que George Éliot aurait dit à un de ses amis, dans le « Jardin des Maîtres » au Trinity College : « Il n'y a pas de Dieu mais nous devons pourtant être sages. » À quoi son ami aurait répondu gravement : « Il y a un Dieu mais nous n'avons pas besoin d'être sages. » Des uns aux autres la question circule : elle englobe le mystère des origines, des fins, du bien et du mal et chacun, pour sa part, est concerné, participant ou non à sa circulation. Entre l'athée et le croyant qui ont apparemment trouvé une réponse, l'agnostique erre.

Les religions monothéistes disent qu'il est Un, les religions polythéistes disent qu'il y a une pluralité de dieux. Peut-être Dieu est-il une construction de l'entendement humain, le produit d'une organisation psychique laquelle, chez les êtres parlants que nous sommes, présuppose une structure où une place se dessine d'où nous viennent des mots qui donnent forme et sens aux choses ? Cette place, qu'elle soit pleine comme chez les chrétiens, ou qu'elle soit vide comme chez les juifs, ne serait-elle pas celle du « trésor des signifiants », comme le disait Jacques Lacan, ou de ce *Nebenmensch* cet Autre à côté de moi, comme l'écrivait Freud<sup>1</sup> ? Car c'est de là que nous viennent les

---

1. C'est dans « L'esquisse pour une psychologie scientifique » (écrit en 1895) que Freud évoque la figure de ce *Nebenmensch* (littéralement cet « Autre humain à côté de nous ») à

paroles qui comptent, celles qui auront sur nous un pouvoir d'influence, celles qui nous permettront de croître, de vivre et de mourir, car ce sont des paroles investies d'autorité du fait qu'elles émanent d'un Autre, cet « Auctor-Auteur », auquel nous devons l'éveil de notre connaissance et de notre conscience et vers lequel nous sommes poussés à nous adresser dès lors que la tempête se lève et que notre barque est en détresse.

Les croyances ne se discutent pas... mais l'agnostique en errance ne cesse de poser ses questions à propos de cet Autre qui n'existe nulle part, mais qui en lui insiste... comme *Métis*, la première femme de Zeus qui ne cessait de le rappeler à l'ordre, tant et si bien que, de guerre lasse, il finit par l'avalier. Le mythe nous dit que cette *Métis*, dont le nom signifie à la fois ruse et prudence, n'a cessé depuis de continuer à lui parler au sein de ses entrailles... Cette voix et cette parole ne nous sont pas inconnues ; nous les reconnaissons car nous les rencontrons sous des formes différentes tout au long de notre chemin existentiel, et toujours nous transférons sur celui qui la représente la confiance ou la méfiance qui s'adresse à un Autre. Et comme cet Autre d'autrefois, celui qui le représente aujourd'hui laisse entendre par son silence que c'est à nous de chercher. C'est souvent dans l'absence de réponse que se signifie à nous que nous pouvons avancer « sur la plus dangereuse mer<sup>2</sup> » à la recherche de la connaissance et de la sagesse. Sauf si l'indifférence, ce déficit d'amour de la vie et des choses, nous condamne à une indigence symbolique sans merci.

Les découvertes des sciences humaines ont questionné ces éléments irrationnels dont les membres de l'espèce humaine sont habités, et qui travaillent leur psychisme à bas bruit, reliant chacun à son passé, à son avenir, à ses échecs, à ses « fautes » et au sentiment qu'il y a un « chemin » qu'il ne faut pas manquer de prendre... mais qu'il peut manquer par inadvertance ou refuser de prendre par haine

---

propos duquel il écrit que « c'est un objet du même ordre qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance ». Il parle à propos de cet « objet » de « complexe perceptif » et précise qu'il implique une « reconnaissance » et un « jugement ».

2. Shakespeare, *Henri IV*, 2<sup>e</sup> partie, acte 1.

d'un Autre supposé vouloir qu'il le prenne. Beaucoup pensent être maître de leur destin ; d'autres pensent qu'il y a une fatalité qui s'impose à leurs choix et que rien ne peut en changer le cours. Nos actes sont jugés à l'aune de la rationalité alors que c'est l'irrationnel qui commande...

Freud a relevé, presque malgré lui, le défi de tenter de théoriser les formes de cet irrationnel, le poids de l'affectif et de la passion qui sous-tendent nos investissements, en étudiant les sources et les avatars de cette « énergie » qui ne cesse de chercher ses objets de satisfaction. Il a mis en lumière combien nos errances sont sous-tendues par la force de notre « désir » inconscient. C'est lui qui révèle ce que nous sommes. Il s'avoue à travers les choix que nous faisons et qui ne sont pas des choix utilitaires mais des choix qui escomptent un plaisir différé et différent. Freud a ainsi mis en lumière l'importance des données affectives et le rôle capital du plaisir et du déplaisir dans nos investissements. Un tel fonctionnement ne vient-il pas témoigner de la primauté de l'esprit sur le biologique, lequel est programmé par l'instinct ? La conquête de l'esprit sur l'instinct est une spécificité humaine, un marqueur d'humanité qui témoigne de l'étrange et difficile destin des êtres humains qui ont à conquérir ce qu'ils sont, tout en étant des « êtres-pour-la-mort » !

N'est-ce pas là où le « Malaise dans la civilisation<sup>3</sup> » prend sa source et où s'avoue le poids de l'incomplétude et de cette douloureuse « déchirure » qui inspire poètes et artistes, en proie à la certitude irreprésentable que la vie s'achève un jour et qu'à la fin c'est toujours « la mort qui gagne » ? La certitude que notre destin conduit à la mort, ce signifiant vide de sens, reste une énigme pour notre entendement et une sorte de point nodal de notre vulnérabilité. L'avouer serait dangereux, pense-t-on. Cette certitude, lourdement refoulée, n'en travaille pas moins à bas bruit aux lieux les plus intimes de notre esprit.

Comment les humains vivent-ils ? Peu ont pu investir leur « désir » dans des activités librement choisies. Le plus grand nombre

---

3. *Das Unbehagen in der Kultur*, Vienne, 1929 ; traduit en français par *Malaise dans la civilisation*, et récemment, plus justement, par *Malaise dans la culture*. Publié en France aux PUF, Paris.

est obligé de consacrer beaucoup de temps à ces occupations qui permettent de « gagner sa vie ». Ceux qui sont en proie à l'ennui en viennent à « tuer le temps ». Ainsi les grandes questions existentielles ne peuvent-elles être que refoulées. Mais ce que le sujet refoule « à mort » va gêner sa vie et le grand symptôme de notre époque, les « dépressions », comme on appelle ces formes contemporaines que prend le « malaise », avouent cette souffrance apparemment sans raison qui tire l'être vers les ténèbres. La société n'a que faire de ce « malaise » qui dérange, et la société marchande moins que toute autre. Ainsi sommes-nous invités à refouler cette angoisse à travers laquelle le « désir » cherche aveuglément ses « objets ». Et les cachets de la médecine, qui peuvent être dans certains cas une béquille secourable, deviennent trop souvent des moyens pour cacher ce qui chez l'humain refuse ce qu'il y a d'inhumain dans le monde qu'il habite.

D'où venons-nous ? Où allons-nous ? L'absence de réponses à ces questions met l'être en angoisse certes, mais c'est aussi là que s'ouvre pour lui la voie de la recherche et de la création. Les sciences et les croyances ne sont-elles pas les deux dimensions qui permettent aux humains parlants et mortels d'échapper au poids du manque en tentant d'explorer le « Réel<sup>4</sup> », afin de trouver des réponses à leurs muettes questions et à cette demande que rien ne saurait combler ? Et finalement d'accepter leur mort dont Jean-Paul Sartre rappelait dans *Huis clos* « qu'elle fait partie du programme » !

Notre vulnérabilité et notre détresse nous conduisent souvent à la recherche d'êtres (un Être ?) qui ne seraient ni mortels ni impuissants et qui nous sauveraient des affres de nos ignorances et de notre détresse, dans ce désert silencieux où aucun mot ne vient nommer ce qui se joue et ce qui nous attend, en nous et hors de nous, à notre insu et malgré nous, nous laissant dans une solitude sans merci. De rares instants de joie nous éclairent quelquefois, quand des échanges sont possibles avec d'autres qui ne fuient pas ce que le « désir » en eux foment et qui essaient d'en dire quelque chose. L'alchimie du « désir » qui permet aux humains de vivre est étrange. Certains le craignent et le fuient, d'autres jouissent de leurs aliénations, d'autres

---

4. Jacques Lacan distingue la réalité qui relève de l'observation et le réel qui est irréprésentable, voir innommable, mais qui ex-siste néanmoins car il fait effet.



investissent l'art ou la connaissance qui leur permettent de prendre part à l'édifice symbolique de la culture à laquelle ils appartiennent. D'autres ont « le pain et le cirque »... Certains trouvent du côté des religions, des sciences ésotériques, du mysticisme, ce versant des connaissances où l'intuition et les croyances dominant, des dérivatifs à leur « malaise ». D'autres choisissent la sensualité qui chante les plaisirs du *carpe diem*<sup>5</sup>. D'autres tentent de noyer leur angoisse dans l'alcool ou autres drogues... Tous ces dérivatifs ne sont-ils pas les multiples formes de « voyages » que les humains ont trouvés afin de fuir l'ennui des paysages quotidiens et se distraire de l'angoisse de leur condition ?

Que cherchons-nous ? Ce qui manque et toujours nous manquera... Les hystériques n'y ont pas renoncé. Les obsessionnels s'interdisent d'y penser en fermant toutes les issues qui pourraient permettre l'intrusion du « désir » dans un univers clos où tout est à sa place. Il faut être un peu « fou » pour avouer que le vent du large nous attire et qu'il nous fait peur en même temps, et que rester frileusement chez nous ne nous satisfait pas. Alors, partir ? Mais pour aller où ? Qui mieux que Baudelaire a su écrire ce qu'il en est de cet aiguillon du « désir » qui pousse l'être ailleurs, toujours plus loin, dans son éperdue recherche, comme ces voyageurs dont il nous dit :

« ... Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
 Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,  
 De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
 Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons<sup>6</sup> !... »

En fait, le « désir » selon Freud est un hôte qui ne cesse de déranger. Il existe... et insiste. Avant que la théorie psychanalytique ne tente d'en théoriser le fonctionnement, d'autres ont été sensibles à sa puissance. Quand saint Jérôme écrit la *Vulgate* (IV<sup>e</sup> siècle), il met en liaison la passion de connaître et la passion de dominer. Cette passion il la nomme « libido ». Sa lecture de la *Genèse* souligne le lien qu'il

---

5. Vers d'Horace (poète né à Rome 65 ans avant Jésus-Christ, parti à Athènes pour étudier) : *Carpe diem, carpe horam* (cueille le jour, cueille l'heure) tiré d'un poème de ses « Odes ».

6. Charles Baudelaire, « Le voyage », dans *Les fleurs du mal*, Club français du livre, Paris, 1966.

peut y avoir entre savoir, immortalité et égalité avec Dieu. Il y repère une condamnation de la science qui serait une forme de révolte contre la divinité, une révolte de l'ordre du parricide. Rappelons qu'un des premiers termes par lequel Freud désignait le « désir » est celui de « libido ». Il parle de *libido* psychique dans son « Manuscrit E », écrit en 1894<sup>7</sup>, liant celle-ci à l'affect sexuel. Du côté des mythes grecs, c'est Prométhée qui illustre le fait que les sciences et les techniques ont été dérobées aux dieux. Il fut sévèrement puni pour son acte et sa punition fut terrible : le vautour qui ne cesse de manger son foie n'est-il pas à l'image de cette éternelle souffrance qui sous-tend le « malaise » ? Mais le nom de Prométhée désigne aussi ces actes qui sont portés par le « désir » de défricher le « Réel » et d'acquérir de nouveaux savoirs : ces « actes prométhéens » permettent d'augmenter le capital symbolique de l'humanité, en même temps qu'ils apparaissent comme un danger, car qui saura en domestiquer les effets ? Mais c'est la révolte contre la toute-puissance et la maîtrise dont les dieux sont les seuls dépositaires qui nous permettent de conquérir les savoirs, bien souvent d'ailleurs avec « crainte et tremblements ».

Les vieux textes de notre culture sont des palimpsestes précieux : ils recèlent une sagesse éternelle et universelle. Nous ne pouvons pas ne pas questionner le fait que la possession du savoir peut conduire au pouvoir temporel et que, somme toute, le lien établi par saint Jérôme entre passion du pouvoir et passion de savoir est un lien qui ne relève pas d'une époque, mais qui révèle la dialectique de la négativité dont l'humain est habité, à l'origine du meilleur et du pire. Saint Jérôme avait aussi constaté que cette *libido sciendi* et cette *libido domnandi* avaient pour corollaire une *libido sentiendi* qui, elle, s'investit dans la sensualité... N'est-ce pas ainsi que les êtres vivent ? Ne retrouvons-nous pas les mêmes mouvements du « désir » dans nos activités contemporaines ? Chaque époque de l'histoire nous donne à voir des formes différentes de l'identité humaine qui expriment différentes formes de l'histoire du « désir ». Et ce sont des paroles qui permettent de repérer où nous en sommes de l'avancée ou des déficits de l'esprit selon le temps et selon l'espace. Et cette histoire n'est pas linéaire. Et

---

7. Publié dans la *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

elle est loin d'être terminée. Et chacun y entre et poursuit sa quête à sa manière<sup>8</sup>.

Cette étrange espèce qu'est l'espèce humaine se révèle constituée d'êtres bien différents quand on les observe au niveau de la surface sociale où le sujet se croit maître de sa vie. Mais le sujet de l'inconscient ne se donne pas à voir en surface et pourtant c'est lui qui commande, car c'est en lui que s'origine le « désir ». Cette division du sujet et ce clivage du Moi, théorisés par Freud et Lacan, affichent massivement la spécificité des êtres humains qui ont deux vies : la première relève du biologique, la deuxième est de nature psychique. Et la vie psychique se construit autour de paroles lesquelles, par la vertu de symboles, permettent de nommer et de représenter les « objets », qu'ils soient en nous ou hors de nous. La parole et le langage témoignent d'une fonction spécifique de l'espèce humaine : la fonction symbolique qui fait de nous « de la vie qui parle<sup>9</sup> ». En dépit des spécificités qui nous différencient les uns des autres, le psychisme de l'être humain s'avère structuré et organisé. Deux lieux psychiques se sont révélés au clinicien attentif que fut Freud, le conscient et l'inconscient (nommés le moi et le ça dans sa deuxième topique). Leur structure et leur organisation commandent un mode de fonctionnement spécifique et ce mode de fonctionnement a des incidences au niveau de la surface sociale où peuvent s'observer les conduites. La psychanalyse a ouvert un autre regard sur le phénomène humain en découvrant que ce qu'il est convenu d'appeler le complexe d'Œdipe est de fait un organisateur psychique. Comment ne pas adhérer aux hypothèses élaborées dans la « maison » de Freud ? dans la « maison » de Lacan ? dans la « maison » de Lévi-Strauss ? Car cinquante ans environ après Freud, l'invariant de l'in-

---

8. Comment ne pas penser ici à Blaise Pascal, écrivant dans *Les Pensées*, chapitre sur la Morale (éditions Gallimard, collection *La Pléiade*, page 1048 (696) : « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie (1<sup>re</sup> épître de saint Jean, chapitre II, verset 16) : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves embrasent plutôt qu'ils n'arrosent ! Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis sur ces fleuves, non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèveront pas avant la lumière, mais, après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui doit les élever, pour les faire tenir debout et fermes... »

9. Métaphore de Pierre Legendre.

terdit de l'inceste fut mis en lumière par Lévi-Strauss, rejoignant ainsi les intuitions de Freud, corroborées par la clinique. Leurs découvertes ont servi de guide à bien des chercheurs reprenant à leur compte les hypothèses du structuralisme. Étrangement, leurs découvertes donnent un regain de sens aux textes du passé, aux discours de la littérature et de la philosophie, et aux paroles de ceux dont les intuitions extraordinaires ont de tout temps éclairé les chemins de l'être solitaire en souffrance. La saveur de ces textes n'a cessé de faire autorité<sup>10</sup>. Ils parlent de la vie, de la mort, de la convoitise, de notre impuissance, des pertes, de la haine et de l'amour, souvent rédempteur, et de bien d'autres choses encore, qui nous ouvrent à la « vraie vie », celle qui se déploie sur un registre qui ne relève pas d'un programme biologique soumis à l'ordre de la nécessité.

Nous ne sommes pas des bêtes aux comportements génétiquement programmés et commandés par l'instinct. Nos rapports à autrui, aux objets du monde, à la violence pulsionnelle qui nous habite et qui vient du corps, sont traversés par des effets de parole où se révèle la vie de l'esprit. Le langage n'est-il pas « la forme la plus haute d'une faculté inhérente à la condition humaine, la faculté de symboliser » comme l'écrivait Benvéniste<sup>11</sup> ? Une telle constatation nous conduit à entendre que nos relations avec le monde ne sont ni naturelles, ni immédiates, ni directes. Le signifiant médiatise notre rapport aux objets. Le symbole est nécessaire pour que l'absence puisse être représentée. Le sujet parlant trouve dans les images et les représentations dont il est habité, des ressources qui lui ouvrent l'accès à la culture, c'est-à-dire à la civilisation. Le destin de notre corps relève pour une part du biologique, mais c'est du symbolique que naît la vie de l'esprit qui produit de la civilisation. Celle-là résulte de la rencontre de la passion et de la règle.

---

10. L'étymologie du concept d'autorité sera évoquée plus longuement dans un autre chapitre.

11. Émile Benvéniste, né à Alep en Syrie, linguiste, professeur au Collège de France, auteur de *Problèmes de linguistique générale*, éditions Gallimard.